Case
FRC
6162

L'OMBRE
DE FAVRAS
A
BONNE-SAVARDIN.

M&W 11436

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

L'OMBRE
DE FAVRAS
A
BONNE-SAVARDIN.

Prophéties et manifeste.

JE descends dans l'ombre de ton cachot, ne frémis pas à mon aspect horrible. Cette chevelure hérissée, ces yeux égarés, cette bouche entr'ouverte, écumante. Le reste rompu de ce cordon fatal : tout te dit qui je suis. Tu vois l'ombre mélancolique du malheureux Mahy de Favras. Je viens à toi parce que tu es une victime dévouée comme je le fus. On te réserve ici pour le gibet. Un jour viendra que le peuple sera impatient, inquiet, ce monstre farouche secouera le joug de ses tirans : alors, pour le distraire, pour assouvir un instant sa rage incertaine, pour l'enyvrer de sang, on ordonnera ton supplice. Apprends donc de moi à l'attendre, à le voir, à le subir

sans trembler. Apprends aussi de grandes vérités sur les événemens publiques auxquels mon sort fut lié et dont ta vie dépend.

La France languissoit depuis longtems sous d'imbécilés ministres ; elle étoit livrée aux bêtes. Dévorée au-dedans, méprisé au-dehors, son état étoit désespéré : mais sa maladie qui étoit une langueur mortelle devoit finir par les accès du délire, voisins de la mort.

Les stupides agens du pouvoir énervé n'avoient pas la force de tenir les rênes de cet empire. Leurs bras foibles, inexpérimentés, vacilloient sous ce fardeau ; la tête leur tourna. : ils appellèrent d'abord des notables qu'ils congédièrent prequ'aussitôt ; enfin ils eurent la lâcheté d'appeller à leur aide les états-généraux. Ils ont tous appris ce que valloit cette démarche ignorante. Ils ont été chassés. Le mépris a été versé à grands flots sur leurs têtes et il n'a pas lavé leur sottise. Qu'ils ne cherchent pas à faire cause commune avec les bons citoyens, qu'ils ne viennent pas se dire victimes, innocentes de ce fléau qu'on appelle la révolution. Non, ils méritent l'ignominie qui les couvre : les maux qu'ils ressentent sont à eux ; ils sont cause de tous ceux que la France déplore. N'a-t-on pas vu

le lâche Guignard de Sant-Priest, effrayé d'être soupçonné d'avoir trempé dans les absurdes complots qu'on m'imputoit, se rendre en tremblant au pied du tribunal, où plutôt de la boucherie, où j'étois traduit, y bégayer, contre moi des doutes que mes assassins, charmés d'avoir pour complice un ministre, n'ont pas manqué de convertir en certitudes.

Cette action peint les ministres dans la révolution; continuellement bas, au-dessous de leur caractère, livrés aux perpétuelles frayeurs de leurs cœurs mous et corrompus. Tentés, cependant, de lutter contre le torrent qu'ils avoient occasionné en ouvrant la digue qui étoit entre le trône et le lac croupissant de la nation; les vains et petits efforts qu'ils ont fait pour résister, les ont montrés plus vils encore.

Ils avoient pour adversaires des hommes non moins méprisables qu'eux, non moins vindicatifs qu'eux; je crois voir des boucs timides livrés à la dent des loups! Les d'Orléans, les Mirabeau, les Lameth, les Barnave et la Fayette et Bailly, et toute la meute aboyante des factieux subalternes; tous ces gens-là vouloient du pouvoir. Ils n'étoient

pas venus pour être spectateurs oisifs et stupides admirateurs de la manutention ministérielle. Aussi, associés par leurs intérêts et par leurs goûts, ne tardèrent-ils pas à former un parti, qu'ils appellèrent celui de la majorité, parce que les fripons sont toujours plus nombreux que les honnêtes gens.

Cette funeste bande a pris le masque de la popularité ; elle a séduit, pour un instant, le peuple abusé ; elle l'a gagné par la sotte vanité ; elle a dit à la canaille que le misérable herre est l'égal de l'homme constitué en dignité, et la canaille l'a cru. Les scélérats, ils ont corrompu l'armée ; ils ont éteint l'honneur dans le cœur du soldat ; ils l'ont excité à massacrer ses braves officiers, à piller la caisse de son régiment ; ils l'ont en quelque sorte lié à leur parti par les bassesses qu'ils lui ont fait commettre.

Les mains de ces sacriléges corrupteurs ont tout brisé, tout renversé, le trône, l'autel et le siége de la justice. La France est couverte d'un amas de décombres. Le peuple, leur misérable complice, nouveau Samson, a secoué les colonnes de l'édifice de l'état ; il en a fait tomber les voûtes, et il a été écrasé sous leur chûte. Il expire de misère.

Les marches du trône ont été baignées dans des flots de sang. Le lâche, le factieux d'Orléans, digne chef de la plus vile canaille, a assiégé son roi dans les fatales journées des 5 et 6 octobre. Oh ! si ce roi, trop bon, trop généreux, avoit daigné me confier alors le commandement de sa maison, j'aurois amené à ses pieds son infâme ennemi, que j'aurois arraché du milieu des scélérats qui faisoit son cortège assassin. Où étois-tu, noblesse courageuse, qui a tant de fois entouré, soutenu tes rois au fort des batailles ? Si j'avois eu quatre mille gentilshommes avec moi, nous aurions enfoncé ces rangs désunis de soldats nouveaux qui venoient assiéger le monarque des François ; et peut-être que leur général eût été plus inquiet pour sa propre vie, qu'il qu'il ne l'a été pour celle du roi, lorsque le tenant captif, il l'a laissé à la merci des brigands, dont il étoit le complice et le conjuré. Peut-être que ce général si brave, n'eût pas dormi paisiblement, comme il l'a fait pendant que la mort horrible couroit avec fracas dans le palais où reposoit la sûreté, la tranquillité de la France. O noblesse ! tu as frémis de rage en apprenant le récit de ces horribles événemens. J'en ai été témoin, j'étois mortel

alors. J'étois dans ce palais qui retentissoit des cris de femmes alarmées, et de ceux des vils courtisans, plus effrayés encore. Il sembloit qu'il n'y eût là d'homme que moi ; moi seul je m'offrois à arrêter, avec une partie de la maison du roi, la cohorte des brigands que d'Orléans commandoit. Depuis on m'en a fait un crime, qui joint à de fausses, absurdes et vagues imputations, appuyées par le général la Fayette, et soutenues publiquement par son aide-de-camp, Morel, sont devenues un corps de délit, qui m'a valu la mort et le gibet. Quel est en France l'homme attaché à sa patrie, à son roi qui ne se fût tenu honoré de mériter ainsi le supplice. J'ai dit la vérité à cet instant où on ne la déguise plus ; j'ai dit : je meurs innocent, j'aime mon roi et ma patrie ; je pardonne à ceux qui m'assassinent. Eh ! combien de supplices ne m'ont-ils pas fait souffrir ! Ma malheureuse épouse, elle qui avoit partagé les affections de mon cœur, a aussi partagé les horreurs de ma captivité. Victime innocente, elle a pour ainsi dire été attachée à l'arbre de mon supplice; et mes enfans, dans l'âge le plus tendre, privés de tout appui ! La sentence exécrable qui m'annonça mon supplice, m'avertit qu'il

me falloit rompre des liens si chers; oublier ces second moi-même pour conserver jusqu'à mon dernier moment les stoïques vertus qu'enfante l'innocence unie au courage. Je l'ai montrée, cette immuable fermeté; j'ai fait pâlir le coupable Brunville, qui étoit un de mes assassins. On m'a vu lui dire avec un front serain, au lieu même de mon supplice : « Ta conscience est-elle tranquille, dis ? Les » remords ne te poignardent-ils pas ? Vas, je » te pardonne ».

Consterné, glacé d'effroi, il crut entendre la voix formidable de son juge suprême. Il resta muet. Il fut aisé de discerner alors quel étoit le coupable de lui ou de moi.

Toutes mes actions, toutes mes paroles, dans ces momens d'horreur, furent empreintes de la majesté de l'innocence et de cette magnanimité que m'inspira toujours le rang où la naissance m'avoit placé. Le lâche la Fayette qui avoit pressé sécrétement mon supplice, entoura de gardes mon gibet. Ils frissonèrent tous à me voir plus ferme qu'eux : et selon que leurs cœurs étoient plus courageux, plus sensibles ou plus bas. L'un plaignoit mon sort, admiroit ma fermeté, croyoit à mon innocence. L'autre sentoit ses yeux mouillés

de vertuenses larmes et déploroit mes malheurs. Ceux enfin qui étoient altérés de sang et qui avoient demandé à grand cris ma condamnation; ceux-là disoient, en tremblant : » s'il eût été chef de parti, son courage eût » mis entre ses mains notre destinée : bénis- » sons ceux qui ont provoqué sa mort. »

Ainsi le public alloit flottant sur l'opinion qu'il devoit avoir de mon triste sort. Tous les yeux étoient fascinés alors : mais je me dis en mourant, les scélérats ne m'ôtent que la vie ; un jour viendra que les rayons de la vérité perceront le nuage ; et je vois maintenant que l'aurore de ce beau jobr commence à poindre. Tremblez assassins, tremblez, la Fayette, Bailly, d'Orléans, et vous tous tyrans vulgaires ; votre règne est passé ; il ne vous reste plus que quelques forfaits à commettre, ils seront pesés dans la balance de la justice ; et la potence qui fut l'instrument de mon supplice, vous attend.

Oui, je vois que les peuples se désabusent; la mort, en brisant les liens de ma terrestre existence, m'a élancé au sommet des sphères de l'univers entier. De ce point élevé je contemple les peuples ; je peux lire dans leurs destinées. Des brigands les agitent un instant,

mais bientôt la fatigue des convulsions, la misère et plus encore la vérité qui foudroie tôt ou tard le crime, tout les ramène à leur premier état ; ils brisent les idoles vaines qu'ils encensèrent dans leur délire.

Qu'ils rappellent à leur mémoire, s'ils en ont le courage, les nombreux exemples de l'instabilité de la faveur de ce peuple, que le lendemain trouve si rarement dans les sentimens qu'il professoit la veille ; de ce peuple qui ne supportera pas sans doute la progression accablante du malheur, puisque sa frivolité n'a pas même pu supporter la constance du bien-être et de la tranquillité ; de ce peuple enfin qui n'est féroce et sanguinaire aujourd'hui que pour n'être pas bon et sensible comme il l'étoit il y a peu de jours.

La nation entière n'a-t-elle pas applaudi à la vigoureuse fermeté que les parlemens montroient il y a peu de mois. Leurs arrêtés étoient lus avec enthousiasme. Tous les François eussent versé leur sang pour arracher des mains des soldats Déprémesnil enlevé du milieu du sanctuaire de la justice. La gloire du parlement de Paris étoit à son comble ; elle étoit juste ; elle n'étoit point souillée de ces détestables forfaits qui seront à jamais

l'opprobre de nos vils législateurs. Eh bien ! cette gloire si pure a été oubliée ; ces mêmes magistrats ont été, non pas punis, car ils étoient exempts de crimes, mais oubliés, mais payés d'ingratitnde, mais livrés au mépris de la vile canaille.

Faut-il rappeller aussi ce ministre adoré, devenu roi à la cour où il s'étoit glissé par les plus bas emplois : n'a-t-il pas été appellé le Dieu tutélaire de ce peuple qu'il affamoit par ses monstrueux accaparemens ; sa première expulsion n'a-t-elle pas été taxée de conspiration contre l'état ? Son retour fut chanté par l'ivresse de la joie ! De combien d'applaudissemens la complaisance qu'il eut de venir se montrer au peuple de Paris ne fut-elle pas payée ! son entrée dans Paris fut triomphante ! il sembloit que toute la cour, et le roi lui-même, étoient attachés à son char ! Toute cette pompe le gonfla d'orgueil; ce fut pour lui un songe brillant. Mais le réveil !

D'Orléans n'a pas joui de triomphes aussi complets ; mais enfin s'il n'a pas été regardé comme le premier homme de l'état, au moins a-t-il été quelques instans le roi des halles ; et bientôt après les mains qui l'avoient élevé

sur le pavois fangeux l'ont précipité de son trône de boue à la place qu'il occupe. Il est méprisé maintenant, autant qu'il l'a jamais été ; et je prédis que son sort empirera même encore ; *il va faire banqueroute ;* les profusions auxquelles il s'est livré pour acheter des complices ont tari ses coffres ; les suppressions de toute espèce qu'il éprouve le laissent sans ressources. *Il va faire banqueroute ;* et déja je vois la cohorte nombreuse de ses créanciers le saisir, déchirer ses vêtemens, et se payer chacun d'un lambeau de son corps déchiré.

Faut-il, pour montrer anx factieux la frivolité d'un triomphe populaire, leur rappeller aussi l'exemple de ce tribunal homicide qui les a si bien servi en ordonnant mon suplice. Ils jetoient de toutes parts les proscriptions, qui furent toujours l'indigne ressource de la tyrannie. Ils sentoient qu'il leur falloit un siége qui voulût seconder leur fureur. Les parlemens étoient trop intégres pour accepter une pareille commission ; ils l'étoient trop aussi pour qu'on leur confiât le jugement, par appel des accusations calomnieuses qui alloient être lancées. Il falloit trouver des hommes assez infâmes pour s'établir arbitres souverains de

prétendus crimes de lèze-nation ; que la loi n'a jamais défini, et que nos modernes législateurs ont eux-mêmes laissé dans le vague de l'arbitraire, afin de donner plus de latitude à leurs forfaits. Ces juges pervers, on les a trouvés dans le siège du royaume qui se repaissoit le plus des abus de la détestable chicane. Fiers du honteux emploi qui leur étoit confié, ils furent flattés un instant des applaudissemens du peuple ; ils attendoient d'éclatantes récompenses, lorsque les tyrans leur ont dit : « Vils bourreaux, nous employons vos bras pour déchirer des innocens; mais nous payons de l'opprobre les services que vous nous rendez. Quand vous ne verserez pas le sang à notre gré, nous vous retirerons le pouvoir affreux que nous vous avons confié ». Cette réponse a été l'arrêt flétrissant qui prononce à jamais sur le sort de ce siège justement avili.

Enfin, il est un autre de mes assassins que les acclamations du peuple étourdirent un instant; ce la Fayette si chéri, ce la Fayette que ses lâches partisans prônoient tant ; lui dont un peuple idolâtre, lâche et fou *a baisé la botte* quand, monté sur un coursier apparent, il traversoit les flots écumeux de ce

peuple admirateur. Ce la Fayette maintenant décline; l'astre brillant de sa glpire est à son couchant ; heureux si bientôt il peut dormir en paix dans l'ombre de l'oubli,

Qu'ils connoissent donc, ces tyrans vulgaires, qu'ils connoissent, par tous les exemples qui les entourent, le sort qui les attend.

Oubli de leurs vains prestiges, punition de leurs crimes multipliés, destruction de leurs loix destructives : voilà le sort qui les attend, eux et leurs ouvrages.

Ils sentent bien que depuis long-temps les peuples sont las de leur impudence ; ils savent qu'ils abusent de la patience de ces peuples opprimés. Ils se sont fait une armée d'assassins, d'espions, de fripons de toute espèce, qui crient que la France est dans la splendeur, qu'elle est le plus bel empire de l'univers ; que les François sont libres, qu'ils sont heureux. Ces cris répétés à l'unisson ne trompent plus personne ; le peuple est abbattu de misère ; son enthousiasme n'est plus continuel ; il n'est excité que par secousses ; on met en jeu de temps-en-temps quelque scélératesse cachée pour le remuer, mais tous les ressorts de l'attention publique sont usés ; le règne des tyrans corrupteurs est passé.

La ville est consternée ; les arts y feroient en vain des prodiges que l'artiste n'en périroit pas moins de faim faute d'appréciateurs, et de consommateurs ; elle est effrayée des impôts qu'on lui destine.

Les campagnes ne sont pas moins abattues sous le faix des charges qui leur sont imposées, l'impôt va les moissonner ; elles n'étoient pas assez malheureuses ! Et voilà ce que font les hommes qu'elles ont envoyés ; elles ne les ont députés que pour allégir l'impôt que les ministres disoient être nécessaires, ils font le contraire. Ne diroit-on pas qu'ils ont hérité de l'esprit oppresseur de ces ministres qu'ils ont chassés. Et puisqu'ils devoient faire pis qu'eux, n'eût-il pas mieux valu qu'ils n'eussent pas mis la main à l'œuvre ; et qu'on n'eût point confié à leurs mains avides les destins de la France.

Leur but est de se perpétuer dans la puissance qu'ils ont usurpée. Ils ralentissent ce qu'ils appellent leurs travaux, en n'y mettant aucun ordre ; en jetant à la traverse des discussions oiseuses ; ces étranges travaux seront, comme ceux de Pénélope, interminables. Il n'est pas jusqu'à la garde nationale qui est

leur

leur ridicul ouvrage, qui ne soit lasse d'attendre l'organisation qu'elle demande depuis plus d'un an. Elle a réclamé tant de fois, qu'enfin pour satisfaire sa courageuse et martiale impatience, l'auguste assemblée vient de décréter le premier titre de cette organisation. Par ce premier titre il est dit que l'on ne tirera plus *à la milice* parce que tous les hommes, depuis dix-huit jusqu'à cinquante ans, seront *miliciens*, ce qui sera plus commode. Il est aussi décrété que ces milices s'appelleront *gardes nationales*. Voilà, certes, qui est nouveau ! Le surplus de l'organisation est ajourné. On y pensera peut-être dans un an. En attendant, les impatiens petitionnaires doivent être très-satisfaits d'apprendre qu'ils composent un corps qui s'appelle *garde nationale*. C'est déjà un grand point décidé.

Ces hommes imbécilles ne voient pas qu'on les abuse ! Le rentier est à peu près dans la même erreur, et dans la même sécurité ; il ne voit pas que la faillite de l'état est ouverte, qu'il est ruiné. . . . Mais qu'on le laisse dormir encore ; il s'en appercevra assez tôt à son réveil.

Non, le préstige ne durera pas long-temps... Les traîtres confondus préssentent le sort qui

les attend. En vain il se tourmentent pour rallier leurs forces dissoutes ; en vain ils feront paroître à la barre de leur assemblée, des forcénés qui viendront y déclamer *les anthitèses de l'ignorance*, *les hérésies impolitiques* et *les blasphémes contre la religion.* En vain ils feront de leur barre un théâtre ou l'histrion Larive viendra à la tête d'une troupe d'électeurs jouer, pour de l'argent, le rôle d'un factieux Jacobite, et d'un organe théâtral faire ronfler ces mots usés de *fortunée constitution, d'immortelle constitution.*

Toutes ces jongleries s'en vont en fumée. Ces déclamations pompeuses ébranlent l'air un instant, et bientôt le vent les emporte.

Non, le préstige ne durera pas long-temps... Avant quelques mois on entendra le canon tonner dans le midi de la France devant ses libérateurs. Le bruit qui en retentira jusqu'aux frontières les plus réculées de cet empire, suffiront pour subjuguer ces troupes nouvelles que la terreur panique a déjà frappées plus d'une fois. Que ne fera pas sur leurs imaginations dociles l'approche de la réalité !

Le marchand sentira qu'il n'est pas propre aux combats. Il quittera le travestissement bigarés, sous lequel il se pavane. Il se retran-

chera modestement derrière son comptoir. Il s'en tiendra au courage qu'il lui faut, pour mener loyalement son commerce.

L'artisan l'imitera en se remettant à l'attélier. Les ardens zélateurs de la constitution se trouveront tout-à-coup être les plus chauds royalistes. On se demandera avec étonnement où sont ces clubs, nombreux azyles du patriotisme. La vénérable *propagande* aura disparu la première. Une puissance infernale la créa. Un pouvoir magique la fera disparoître en un instant.

Un moment rétablira la France. Le commerce reprendra sa vigueur, l'industrie son activité, les arts fleuriront, la campagne allégie du fardeau de la dette devenue incalculable, depuis les déprédations et les désordres des novateurs. La campagne deviendra riante.

Tu reparoîtras noblesse immortelle. Toi, qui es à la fois l'appui du trône et le frein du déspotisme. Le peuple, à l'abri de ton égide cueillera l'olivier de la paix, pendant que tu moissonneras des lauriers dans le la gloire. La France purgée des factieux qui en déchirent les entrailles, prendra par toi un aspect terrible au-dehors. Quel sera l'en-

nemi qui osera affronter des armées, que le regret de s'être livrées un instant à l'indiscipline, et à tous les maux qui en sont les fatales conséquences, aura ramenées à la subordination. Elles auront rendu à leurs chefs la confiance que leur bravoure mérite. Le desir d'effacer, par des actions éclatantes, l'opprobre de leurs désordres passés, sera pour elles un mobile invincible.

Tu renaîtras clergé pieux. Les temples retentiront des chants d'allégresse. La piété sainte ne sera plus taxée d'erreur et de révolte. Le culte de l'antique religion de nos pères ne sera plus prophané. Ces prêtres impies qui osent faire schisme aujourd'hui et dépouiller les vrais pasteurs, ces laches apostats seront précipités des sièges, où la brigue vient de les placer. La chaire de vérité ne sera plus occupée par le mensonge.

Tu renaîtras auguste magistrature, tu reprendras ta pourpre. Avant que tu fusses bannie de la France, le crime cachoit dans l'ombre de la nuit son front monstrueux. mais aujourd'hui, sa paleur hideuse affronte la lumière du jour. Les vols, les meurtres se multiplient, il n'est plus d'asiles assurés: mais la justice, en rapellant ses ministres légi-

times, s'armera de son glaive. Les loix seront respectées ; elles reprendront leur empire ; Elles s'appesentiront sur les têtes coupables des monstres qui osèrent les renverser pendant qu'ils furent armés du pouvoir.

Le peuple bénira ton retour, comme il l'a fait toutes les fois qu'il t'a vu survivre aux coups que te portoit le pouvoir arbitraire. Il se rappellera, non pas sans attendrissement, que dans ces derniers temps ta destruction étoit prononcée, lorsque tu te dévouois encore à d'immenses travaux ; ferme à ton poste tu t'es montrée digne de l'occuper à jamais.

Dans ces jours heureux que je prédis, que je vois déja, la couronne reprendra son premier éclat. Le monarque, quel qu'il soit, averti pour la funeste expérience, éloignera de lui cette sorte d'hommes avilis et lâches, qui jettèrent la France dans de si grands maux.

Quand la paix, au front serain, aura dissipé les orages qui couvrent maintenant cet empire, on se souviendra de mon supplice, comme de l'époque où la France étoit en deuil. On parlera avec admiration de mon héroïque fermeté ; mon innocence brillera.

Les lâches assassins ! ils ne m'ont ôté que la vie. L'honneur me reste. Je leur lègue, en

récompense de leurs forfaits, le cordon fatal qui fut l'instrument de mon martyr, et qui sera celui de ma gloire».

Il a dit, et son ombre s'est enveloppée dans un tourbillon de fumée. Du nuage sont sortis trois hurlemens affreux, et le tout a disparu. Je suis tombé à la renverse, et ce n'est q'après cinq heures de stupéfaction que je suis revenu à moi, au bruit des énormes verroux qu'un geolier manioit rudement en ouvrant la porte de mon cachot pour m'apporter de la paille. Je lui ai demandé une plume, de l'encre et du papier; il m'a fait payer tout cela douze francs. Je me hâte d'écrire ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu, ce dont mon cerveau est encore frappé. J'en atteste la vérité à ceux qui liront cet écrit :

Fait dans un des cachots de la prison de l'abbaye Saint-Germain, à Paris, dans la nuit du 5 Décembre 1790.

Signé, BONNE-SAVARDIN.

Seconde apparition de Mahy de Favras à Bonne-Savardin, prisonnier à l'abbaye Saint-Germain, à une heure après minuit, dans la nuit du 19 *Décembre* 1790.

Je suis ennuyé d'errer tristement autour de mon tombeau. J'aime les vivans ; je t'ai pris en affection, et je te préviens que je te rendrai visite trois ou quatre fois la semaine jusqu'à ce que tu sois pendu. Je crois que tu frissonne à ce mot. Ne crains donc pas cette fin de ta captivité ; d'ailleurs, pour te consoler, pense à tous ceux qui te suivront ; d'Orléans, qui sera mort de peur avant d'arriver à la Grève ; Mirabeau, auquel il faudra mettre un baillon pour l'y conduire ; la Fayette, qui appellera, en y allant, ses soldats du guet à son secours ; le très-grand Bailly, qui sera mal pendu, parce que ses pieds toucheront à terre ; Target, dont le poids fera rompre la corde, et qui sera pendu deux fois ; l'abbé Goutte, qui ne voudra pas se confesser ; Populus et mademoiselle Théroïgue, qui seront enlacés dans la même fisselle, et qui seront pendus ensemble, attendu la presse ; Martineau, qui donnera des coups de pied au

bourreau et au confesseur ; Robespierre, qui demandera à monter à l'hôtel-de-ville pour parler encore une fois des droits de l'homme ; Barnave, Thouret et Camus ; oh ! mais ceux-là ne seront pas pendus : ils subiront la punition des pécheurs contre nature ; l'un pour avoir trop imité Alcibiade, et les deux autres pour avoir joué le rôle de Socrate. Le lieu du délit est un arrière cabinet des archives de l'assemblée nationale, dont Camus est l'archiviste. Je n'aurois jamais fini, si je voulois, pour t'exhorter complètement, donner la liste de tous ceux que tu ne feras que devancer de peu de jours. Qu'il te suffise de savoir en bloc que les orateurs de la propagande vénérable, et ceux des clubs, amis de la constitution qui y sont affiliés ; que les amis du club de la vérité, l'abbé Fauchet, et le vieux Goupil à leur tête, que vingt membres dans chacun des quatre-vingt-trois départemens, que deux cents journalistes ou feuillistes ; qu'un nombre égal d'imprimeurs et mille colporteurs seront tous pendus. Peux-tu maintenant te plaindre ? Bannis donc ta pusillanimité ; et, sans nous y arrêter davantage, parcourons ensemble la France.

L'instant n'est pas encore arrivé où doivent

se développer les événemens que je t'ai prédits ; mais ils se préparent dans l'ombre et le silence, la marche du temps pourroit même être accélérée, si les partisans de la bonne cause vouloient profiter soigneusement des circonstances les plus légères en apparence.

Des régimens de hussards allemands, postés près de nos frontières, ont eu, il y a peu de jours, quelques démêlés avec ces gardes nationaux, qui doivent être le rempart de la France, comme la vertu des Spartiates étoit le rempart de Lacédémone. Notre rempart a essuyé quelques brêches ; car les hussards, gens peu commodes, ont sabré vigoureusement ; et puisque la force de la vérité me contraint de l'avouer, malgré le desir que j'aurois d'être l'homère des gardes nationaux, je conviendrai que le champ de bataille est resté aux hussards. On n'a pas parlé de cet échec à l'auguste assemblée ; d'abord, parce que ce n'est point une victoire à chanter, puis aussi parce qu'on y craint qu'une étincelle qui ne seroit pas étouffée dans le secret, n'occasionnât un incendie capable de consumer le bel édifice de la merveilleuse constitution.

Quelque soit la discrétion de l'auguste as-

semblée, cette première entrevue des hussards avec les gardes nationaux, pourroit en amener d'autres, si les circonstances étoient ménagées et préparées habilement. Et après plusieurs chocs des hussards brutaux, contre notre rempart, les gardes nationales, chatiées rudement, crieroient si fort que leur tendre mère, l'assemblée nationale seroit forcée de les entendre. Il faudroit alors demander raison à la cour de Vienne de ce qu'on appelleroit des incursions sur nos terres; les princes de l'Allemagne, qui ont des droits à répéter en France, pourroient intervenir, et d'une conséquence à l'autre, on pourroit eu venir à éprouver la valeur de ces gardes nationales, qui brûlent de se mesurer avec des troupes de ligne.

Quittons ces frontières, pour nous jetter dans le midi de la France. Nous y trouverons le brave Isnard à la tête de quatre mille cinq cent paysans, qui sont à coup sur *de la nation*, puisqu'ils ne veulent pas payer les droits féodaux. Ils ont fait le siége de la ville de Gordon, ils l'ont prise d'assaut, et brûlant les maisons des administrateurs de district, qui y habitent, ils ont fait conjecturer à l'auguste assemblée que leurs intentions et

leur patriotisme sont douteux. Elle fait marcher contre ces braves gens deux commissaires du roi, armés d'un vigoureux décret, et suivis d'une couple de régimens. Ce parti est un peu violent contre des gens qui sont *de la nation*, on les pousse à bout. Il seroit à-propos de faire sentir au brave Isnard et à ses confédérés que ce n'est pas ainsi que l'on doit récompenser leurs hauts faits nationaux. Les seigneurs qui ont été les victimes du patriotisme bien entendu d'Ismard, devroient oublier leurs pertes et convaincus de la légitimité des démarches du courageux Isnard, devenir patriotes avec lui, et repousser par un commun effort, les commissaires et les troupes aristocratiques qui veulent la continuation des droits féodaux, de ces droits odieux qui blessent les droits de l'homme. Si les régimens aristocratiques, envoyés contre l'armée du général Isnard, étoient renforcés par d'autres, on verroit bientôt une bonne partie de la nation accourir au secours de l'armée patriotique d'Isnard.

Mais passons ailleurs. On arrête à Lyon trois particuliers qui, étonnés d'entendre chanter merveille sur les biens nationaux,

ont desiré savoir si les maisons nationales étoient incombustibles, ce qui leur eut donné une valeur bien supérieure à celle qu'elles ont déja. L'expérience innocente, qu'ils ont été tentés de faire, leur a été imputée à crime, par un maire qui ne connoit pas les vrais intérêts de la nation. On les a saisis et interrogés, il paroit qu'ils avoient avec eux quinze cent personnes curieuses de faire la même expérience. Il est fâcheux qu'on les ait arrêtés en si beau chemin. Il est à souhaiter que des hommes plus discrèts entreprennent cette épreuve qui peut avoir une favorable influence sur la vente des biens nationaux. Il seroit même bon d'appeller, à l'expérience qui aura lieu, les quinze cent curieux.

Sortons de Lyon, laissons cette ville florissante par ses arts, ses manufactures sont maintenant dans la splendeur; le patriotisme, la richesse, le commerce et la liberté s'y donne la main. Revenons à Paris.

Un événement, assez simple dans sa naissance, mais digne de fixer toute l'attention du sérieux parisien, n'est pas indigne de fixer ausssi, pour quelques instans, celle des patriotes zélés.

L'opéra est l'école du bon gout. Les pari-

siens, aristocrates ou démagogues, s'accordent à dire que c'est une merveilleuse chose que l'opéra ; il n'y a qu'une seule voix sur cela. Les aristocrates ajoutent que l'orchestre de l'opéra vaut beaucoup mieux que le charivari de l'assemblée nationale où il ne règne aucun accord, où les voix sont fausses et où les présidens Péthion, de Villeneuve, Barnave et Alexandre Lameth ne sont jamais à la mesure.

Les patriotes disent, de leur côté, qu'après la constitution et les droits de l'homme ils ne trouvent rien de mieux organisé que les décorations de l'opéra, rien de plus délicieux que le jeu de mademoiselle guimart.

L'académie nationale de musique est donc au gré de tous les partis. Un des acteurs qui y figure le mieux, Lainé, a été le sujet d'une dispute qui n'est que commencée. Dans un rôle, dont il s'acquittoit à merveille, il chantoit les charmes, la constance et les vertus d'une reine infortunée. Le parterre qui n'aime pas les reines accomplies s'est fâché. Lainé continuoit cependant, et comme son chant méritoit des éloges, un amateur, à l'oreille délicate, placé aux premières loges, lui a jetté une couronne de feuillage. La démocratie

veut triompher, au parterre encore plus qu'ailleurs elle s'est soulevée. L'acteur a voulu observer que tout bon françois, amateur de l'opéra doit aimer également son roi et sa reine. A ce mot de reine, nouveau soulevement. L'acteur étoit soutenu par le beau sexe des premières loges, il a été hué du parterre et ses aimables protectrices ont été insulté dans ce qu'elles ont de plus cher, l'honneur. La tourbe bruyante a frappé les voutes de ces mots énergiques que le vulgaire prononce en sa colère.

Ces insultes grossières ont mis la haine et la vengeance dans des cœurs. Familiarisés avec des sentimens plus doux, les dames ont juré de se venger. Elles auront pour défenseurs la nombreuse armée de leurs adorateurs, et déja elles enrôlent sous leurs drapeaux; le parti contraire cherche aussi des appuis. Voilà deux factions bien formées. Ainsi dans Rome, sous Justinien, on vit la faction *des Bleus* et celle *des Verds*, armées l'une contre l'autre dans les amphithéâtres, et l'Empéreur à la tête de l'une des deux. J'augure bien de ce commencement de division. Il est du destin de la France d'être toujours conduite par le beau sexe. L'empire que les femmes avoient

sur ce beau pays, n'a point éprouvé de révolution, elles ont tout fait jusqu'à-présent, elles feront tout encore. La république de Rome dut sa grandenr aux femmes, par elles Rome fut sauvée, par elles le gouvernement de Rome fut changé. Les francois, qui sont autant de romains, adoucissent leur fiereté devant les femmes. Ce sont, qui l'auroit cru, les dames du tiers-état qui ont fait la révolution; c'est pour plaire aux dames que les bourgeois ont pris l'habit avantageux et leste de la garde nationsle. Les dames d'un goût rafiné peuvent faire quelque chose de mieux encore que la révolution. , . . . La contre-révolution. . . . . .

. . . . . .

L'ombre alloit continuer, mais le bruit d'un geolier faisant sa ronde l'a fait envoler. Et moi, moins effrayé qu'à la première apparition, je commence à m'accoutumer avec mon revenant qui devient moins sombre qu'il ne l'étoit d'abord, je lui trouve un air moins farouche.

Fait dans un des cachots de l'abbaye Saint-Germain à Paris, la nuit du 19 décembre 1790.

Signé, BONNE-SAVARDIN.